

1. Tant que nous bloquons la figure historique de Jésus dans cette vision douceuse d'une personnalité sans émotion, nous passerons à côté de ce qu'il a été et de ce qu'il est véritablement. Un malentendu gangrène toute compréhension de l'Evangile lorsqu'on fait de Jésus une espèce de Bouddha qui prône l'extinction du désir de vivre et l'apprentissage d'une mort sereine. Cette image d'un Jésus mou et sans énergie est contredite par toute lecture un peu sérieuse des Evangiles, mais cela oblige à une révision de toute une interprétation religieuse qui sévit depuis des siècles. Certes, l'image traditionnelle de Jésus, l'idéal que l'Eglise exalte de préférence est celui du patron des pauvres, des affligés et des patients : ce Jésus doux et dolent est figuré sous les traits de l'« Agneau de Dieu ». Ces caractéristiques ne sont pas fondamentalement fausses, tant qu'on en les comprend pas dans le sens d'une attitude toute de passivité. Le Christ Jésus, bien loin d'en appeler à une résignation, excite dans son auditoire l'espérance, l'entreprise du courage et un refus du désordre établi. Indépendamment de l'opinion que nous pouvons nous faire de son activité de guérisseur et d'exorciste, ses simples propos sont empreints d'ironie, de provocation et d'un esprit indubitablement contestataire qui devrait nous faire hésiter d'en rester à l'image du doux Jésus. D'autant plus qu'une certaine critique du christianisme a stigmatisé cette morale du ressentiment qu'on ne peut s'empêcher de déceler derrière tant d'attitudes pieuses. Les faibles, ne pouvant prendre le dessus sur les forts se sont avisés non seulement de discréditer les valeurs fortes, mais encore de promouvoir une existence chétive et malade. On s'adapte tant bien que mal aux conditions qui sont faites, on se moule dans les formes existantes jusqu'à s'éteindre passivement. Le philosophe Nietzsche illustre cet état d'esprit sous les traits de l'âne et du chameau : l'humilité, l'acceptation de la douleur et de la maladie, la patience à l'égard de celui qui châtie, la résignation à la réalité même si elle n'est qu'un désert... L'âne et le chameau sont destinés à porter sur leur dos les fardeaux qu'on leur impose. Je cite Nietzsche : « Dès le berceau, on nous dote déjà de lourdes paroles et de lourdes valeurs ; bien et mal, ainsi se nomme ce patrimoine...Et nous traînons fidèlement ce dont on nous charge, sur des fortes épaules et par-dessus d'arides montagnes ! Et lorsque nous transpirons, on nous dit : Oui, la vie est lourde à porter. » Pire encore, ajoute le philosophe, nous nous approprions tout ce qu'on nous met sur le dos. On n'a plus besoin de nous charger, nous nous chargeons nous-mêmes. Dès lors, nous n'agissons plus et nous nous contentons de réagir. Cet état d'esprit est caractérisé par un néant de volonté. Nietzsche ne serait-il pas un bon guide pour réviser certaines de nos conceptions quand il évoque son concept de « volonté de puissance » ou mieux traduit « volonté vers la puissance » (*Wille zur Macht*) ? Nietzsche préconise le retour à une attitude d'affirmation : dire oui à la vie et en favoriser une saine et solide expansion. Il faut se faire l'âme forte et le corps altier, au contact de ce qui vivifie, tonifie et augmente la joie d'être au monde.

Ces propos vous surprennent peut-être, mais ne nous conduisent-ils pas à reconsidérer l'activité de Jésus dans les Evangiles qui est toute de libération et non de résignation. Il ouvre à ceux qui sont prostrés dans la passivité une carrière d'activité. A ceux qui sont menacés par

l'asphyxie spirituelle dans une atmosphère empoisonnée, il permet de respirer à fond dans un environnement purifié. Voyons plutôt.

2. A l'appel de Jésus, des paralysés ont osé se redresser et ont recouvré l'usage de leurs membres ; des hommes qui avaient perdu toute maîtrise de leur existence sont exorcisés et retrouvent la libre disposition d'eux-mêmes. Ce succès populaire, tout à la gloire de Jésus est contrebalancé par l'attitude inverse de sa famille. Sa famille ressent ses faits et gestes comme une menace, précisément du fait de cette capacité à remettre les gens debout. L'ordre des choses est bouleversé. La famille de Jésus, tout comme les scribes dans la suite du récit, adopte une stratégie défensive. Sa famille fait de Jésus un psychopathe, les scribes en font un possédé. Notons que ces deux groupes vont faire usage de la force pour ramener Jésus à la raison et le remettre dans le droit chemin. « Il est hors de sens », cette parole n'est pas à l'honneur de ce qu'on nomme « la sainte famille ». On peut certes lui trouver des excuses : elle intervient peut-être par pitié, pour que Jésus s'occupe un peu de lui-même, lui qui ne peut même plus prendre ses repas, à cause de la pression exercée par la foule. Le texte, d'ailleurs, n'est pas clair : n'est-ce pas la foule, dans son désir d'entendre et d'être avec Jésus, qui se met en danger en oubliant de manger. Dans tous les cas, Jésus fait naître autour de lui un état d'exaltation qui néglige les règles ordinaires de la vie. Jésus est fou parce que son entreprise est sans avenir, parce qu'il va se rendre la vie impossible, mais également parce qu'il ne se rend pas compte des pièges de l'enthousiasmes populaires ni du danger que représentent les autorités religieuses aux aguets. Le verbe qui décrit l'activité de la famille signifie *arrêter, faire prisonnier* et suggère une attitude violente.

Au jugement lapidaire de la famille fait aussitôt suite celui des scribes, tout aussi lapidaire : Jésus a fait un pacte avec le diable ; c'est un magicien, donc une personne redoutée et sévèrement traitée en Israël, le complice des forces du mal devait être mis à mort. Il nous faut bien comprendre la gravité de ce qui se joue ici : les scribes descendent de Jérusalem (on monte à Jérusalem comme on monte à Paris) et ils font une tournée d'inspection. Béelzéboul, le « Seigneur de la demeure », est considéré comme le chef des démons. Jésus se défend contre une attaque qui peut se révéler très dangereuse pour lui ; les scribes sont acharnés à le perdre. Mais l'opposition que Jésus va leur retourner est tout aussi massive : leur prise de position leur vaudra une condamnation éternelle. Ce n'est pas un combat à fleurets mouchetés. Jésus les prend à part et leur tient solennellement un discours qui relève de la comparaison et du langage imagé. La métaphore est limpide et dévoile la contradiction interne de l'accusation des scribes. Le caractère immédiat, direct, brusque et simple des répliques de Jésus devrait toujours nous étonner. Que les adversaires ne disent pas de sottises. Jésus réfute par l'absurde la solution des scribes : un royaume en proie à la guerre civile est à la merci des ennemis de l'extérieur ; des scissions internes menacent l'intégrité même d'un clan familial. Satan n'est pas divisé, mais attaqué. Jésus comprend la venue du Règne de Dieu dans les termes d'un combat sans merci. L'allégorie se fait violente : piller une maison n'est possible que si son redoutable et vigoureux propriétaire a été réduit à l'impuissance – vaincu ou tué. Les démons doivent être enchaînés. La comparaison roule donc sur l'opposition entre le fort et le plus fort. Satan est mis en déroute par un plus fort que lui.

Jésus conduit donc une stratégie offensive : il neutralise ces forces aliénantes et leur arrache ceux qu'elles possèdent.

« Tout sera pardonné aux hommes ». Sur fond de cette affirmation se détache d'autant mieux la terrible condamnation qui pèse sur le blasphème contre le Saint-Esprit. Parler contre *Dieu*, ce peut être simplement parler sans savoir ce qu'on dit, Dieu n'étant qu'un mot pour celui qui ne connaît pas. Parler contre *le Fils de l'homme*, c'est parler contre un homme, car rien d'extérieur ne permet de distinguer en lui sa qualité de Fils. Mais le péché qui ne peut être remis est justement celui qui consiste à blasphémer contre *l'Esprit*, c'est-à-dire contre Dieu en tant qu'il se révèle. Même les démons proclament Jésus Fils de Dieu, mais les scribes se murent dans leur incompréhension, se font prisonniers volontairement de leur aveuglement et diabolisent celui qui cherche à toucher les cœurs au nom de Dieu. Ce faisant, ils agissent contre leur conscience, car ils voient bien en Jésus l'émergence d'une réalité libérée, rétablie et guérie. Eux-mêmes restent donc sous l'emprise des forces du mal.

Sans jouer le rôle d'opposants systématiques, la famille s'inscrit dans le camp des incroyants et de tous ceux qui n'accueillent pas le message de Jésus. Elle reste au dehors du cercle de ceux qui adoptent la posture assise des disciples à l'écoute. Elle lui envoie un messenger pour appeler Jésus au dehors, où il sera sans doute plus simple de lui mettre la main au collet. Ceux qui sont hors du cercle des disciples considèrent Jésus comme étant hors de lui, hors de son bon sens. Notons que la famille de Jésus est venue au grand complet pour s'emparer de lui. Ils ne sont pas là pour l'écouter, mais pour le ramener à la maison. La réponse de Jésus est cassante, et même d'une violence inouïe à l'égard de sa famille de sang. Ces gens n'ont aucun droit sur lui et il n'est pas question qu'il aille au-devant d'eux. Il est même question d'un grand remplacement : il est des fidélités plus fortes que celles léguées par la terre et le sang ; il est des valeurs supérieures à l'appartenance à la famille ou au clan. C'est d'ailleurs aussi un des grands thèmes des tragédies antiques ; pensons à Antigone par exemple qui refuse la loi de la cité pour accorder une sépulture à son frère. Sa parole crée une fraternité qui déborde le cadre étroit de la parenté selon la chair.

Nous comprenons mieux la violence des antagonismes, car Jésus jette les fondations d'une réalité qui ne reconduit pas simplement le monde tel qu'il a toujours été.

3. Les enjeux de cet épisode sont d'une importance capitale, car le monde tel qu'il est peut effectivement constituer une charge si lourde qu'elle pèse comme une chape de plomb et interdit tout mouvement. Il ne faut pas sous-estimer la puissance du conformisme qui n'a rien perdu de sa vigueur. Les systèmes fermés sont de toutes les époques. Et toute société impose une série de maximes indiscutables en jouant de la menace et de l'intimidation. Je vous laisse passer en revue ce qu'on ne remettait pas en question dans le passé et de mesurer l'écart avec ce qu'on n'ose remettre en question aujourd'hui. A vous d'en faire l'application et d'en tirer les conclusions. Le Nouveau Testament évoque les vieux démons qui asservissent l'humanité, il évoque les autorités qui détiennent le savoir sur tout, il énumère les institutions qui cadrent obligatoirement l'individu...et Jésus passe pour un fou et un dangereux marginal dans l'univers que ses contemporains considéraient comme le plus raisonnable qui soit.

Pour Jésus, le monde normal n'est qu'un bouillon de culture de la maladie, de l'aliénation et même de la folie. Comme l'écrit le théologien Drewermann, en délicatesse avec les autorités de son Eglise : « Jésus a ignoré la contrainte et la terreur. Peu lui importait ce que disaient les autres, les autorités, la société, l'Etat. Il était totalement étranger à ce genre d'intimidation. Il prétendait que, après des millénaires d'angoisse, il était enfin possible de commencer à croire en Dieu. Il appelait l'homme à vivre la tête haute, conformément à sa vocation profonde, à marcher dans sa vie sans se laisser jamais arrêter par ceux qui tentent de lui imposer l'idée qu'ils se font de lui : vrai-faux, intelligent-bête, sage-méchant, raté, etc., tous ces stéréotypes par lesquels on accable, on rapetisse, on juge extérieurement, on tente de violenter les sentiments, la liberté, l'âme de l'autre. S'il est une attitude dont nous devons dire qu'elle est « démoniaque », c'est bien celle-ci : elle ne laisse plus de place à aucune conviction véritable, à aucune idée originale, à aucune expérience personnelle. Le secret de cette force démoniaque consiste précisément en ce que rien ne la fait tant trembler que quelqu'un qui commence à dire « je » et à devenir vraiment individu. Le royaume de ces « démons » est celui de la foule, de la collectivité où chacun plonge pour se soustraire à lui-même, échapper à ses propres décisions, se décharger du poids de ses décisions existentielles. C'est un système qui contraint à se renier, celui de la programmation imposée du berceau à la tombe...En vertu de cette logique, on considère que celui qui parle librement, avec indépendance et courage, de l'homme tel que Dieu l'a voulu doit donc déjà pactiser avec le diable. »

Ne pas pécher contre le Saint-Esprit, c'est mettre dans sa vie quotidienne une dose d'idée puisée à la source de la vie et de la pensée de Jésus. Jésus n'est pas tant un exemple qu'une exception qui nous interroge sur nos prétendues normalités qui évoluent à chaque génération. Il y a un radicalisme de Jésus qui nous pousse à chercher à la racine même de nos comportements ce qui motive nos choix. Nous y trouverons peut-être un conformisme fait d'angoisse et d'insécurité personnelle. Rien de devra être rejeté avec plus de force que cette pitié qu'on nous témoigne pour nous ramener à la maison. L'atmosphère qui émane du Christ Jésus n'est pas celle d'une douceur enveloppante et démobilisatrice, mais bien celle de l'énergique injonction à façonner sa vie en réponse à l'appel des profondeurs de notre conscience. La lourdeur du réel énonce ce dicton. « On ne change pas sa nature ». Ce dicton est aussi absurde que faux : la créature humaine n'a cessé d'évoluer sous l'empire de ses représentations, de ses rêves, de ses intimes certitudes, de ses aspirations...Le Christ nous insuffle une âme forte et victorieuse qui exige que nous revendiquions notre pleine stature et que nous laissions de côté tous nos ressentiments et toutes nos angoisses qui font de nos existence un lourd fardeau dont nous sommes chargés, au lieu d'endosser librement nos responsabilités et façonner notre destinée.